

TÉMOIGNAGE

« On ne veut pas qu'ils disent que c'est l'école d'EBS, mais leur école. » Lors de son séjour au Sénégal l'année dernière, Jean-Christophe Herminaire (journaliste) a pu rencontrer l'un des responsables de l'ADVBS et agriculteur dans le village de NDiol Kokhane, Miche-Marie SENE.

Un jour d'octobre, et de rentrée des classes au Sénégal, plutôt surprenant pour le voyageur européen qui découvre le pays. Salles lugubres dans des bâtiments vides. Quelques vieux bancs, bancals, à moitié déglingués et couverts de poussière ; des livres fatigués étalés au sol. Sur l'antique tableau noir blanchi de craie, les problèmes de calcul de l'année passée n'ont pas été effacés. Signe tangible que, oui, on donne bien cours aux enfants, ici.



«On commencera la semaine prochaine si tout va bien, quand les parents auront défriché.», explique Amadou, le directeur de l'école. Nous sommes à Féhir, petit village du delta du Saloum, l'une des cinq plus belles baies au monde. Et c'est vrai que ce paysage est splendide, la nature grandiose, les habitants chaleureux, accueillants. Mais la moitié de ceux qui vivaient sur l'île ont fui l'enclavement et la montée des eaux.

«Nous travaillons dans des conditions très difficiles, mais nous donnerons les cours comme prévu.», m'assure le directeur. Je l'interroge du regard. Le plus vieux des deux bâtiments scolaires menace de s'effondrer. Il a été construit par les villageois il y a dix ans, et l'Etat promet depuis trois ans de le réparer. «On l'utilisait encore l'an passé, mais cette année c'est trop dangereux pour les enfants.». Alors la centaine d'élèves seront accueillis dans le bâtiment le plus neuf, construit en 2012, et dans ses annexes en palissades tressées.



Contraste saisissant à Loul Sessene, village situé plus au nord et à l'intérieur des terres, dans la région de Fatick. Le Centre de formation professionnelle est ouvert depuis trois ans. On y attend aussi une centaine de filles et de garçons dans les six classes que compte les beaux bâtiments bleu et blanc construits avec l'aide d'EBS et de



la commune de Gouvy. En face, des maçons sont occupés à élever les murs d'autres classes, qui permettront de proposer de nouvelles sections, comme la coiffure ou la restauration. Elles ouvriront «pour peu que des professeurs leur soit affectées».

«Les gens s'intéressent de plus en plus à la filière professionnelle, c'est un bon moyen pour devenir patron», m'explique Michel-Marie Sene, responsable de l'équipe EBS sur place. «Les jeunes viennent de tous les villages environnants, certains éloignés de dix kilomètres, à pied souvent. Mais la majorité s'accroche. L'an passé, en couture, nous n'avons eu que deux abandons.»

Al'école secondaire de Ndiol Mangane, non plus, les cours n'ont pas débuté mais ce n'est qu'une question de jours. L'hivernage va bientôt s'achever, les classes devraient être ouvertes mais au Sénégal, la notion de rentrée scolaire reste élastique. Les professeurs préparent leurs cours. Les parents, encore occupés dans les champs, viendront bientôt désherber les abords. Les classes ont été rangées, nettoyées, et n'attendent que les enfants. Près de 600 élèves, dont 60% de filles.

On manque de classes. Une neuvième est en construction et ce sera encore insuffisant. «La demande est très forte, et sans l'intervention d'EBS, on allait faire une croix sur le collège», affirme Latyr Faye, le Principal. Les premières classes étaient en tiges de mil ; EBS a permis des constructions en dur. «Chaque année, ce sont de nouvelles salles, et il faut aussi saluer les efforts colossaux des parents d'élèves qui ont contribué à ces constructions», apportant eau, sable et main-d'œuvre quand EBS procure le ciment, les fers à béton et les toitures. «Ils sont conscients de l'importance de l'école et ont accepté les sacrifices», ajoute Michel-Marie Séné. «On ne veut pas qu'ils disent que c'est l'école d'EBS, mais leur école. Qu'ils se l'accaparent.»

Jean-Christophe Herminaire

